

XYZ. La revue de la nouvelle

Après

Reine-Aimée Côté



Number 111, Fall 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67119ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté, R.-A. (2012). Après. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 32–34.

Après Reine-Aimée Côté

APRÈS UNE NUIT INTERMINABLE de ce qu'on appelle le Printemps arabe, dans l'opacité du pouvoir, des jeunes se soulèvent et d'autres tuent au moyen de mots tout simples. Éva, elle, n'a connu que départ après départ. La fin, toujours, la fin des choses. Aux prises avec des amours passagères, dans un métier redouté : dénoncer les situations, nommer les hommes par leurs actions ou par des quolibets, se souvenir d'eux de cette façon. Ils l'ont aimée et détestée plus qu'elle n'aurait dû le tolérer. Sauf cet horrible amour. Il n'était pas là, ne le serait sans doute jamais, mais on aime les fous. Les beaux se jouent de tous, les laids sont fidèles, et *les fous, adultes au-delà de leur présence*. C'est l'objet de son article.

Éva attire les regards à cause du roux de ses cheveux, ce qui l'aide pour ses entrevues. Puis elle passe sans se retourner, passe comme d'autres s'accrochent. Ne retient pas le temps, car il se rompt et on ne peut le rattraper. Une marotte.

La voici, cette ville tant espérée. Prague, neuve et distante.

Prague, agitée, renouvelée, fougueuse, un sursis jeté à la face des continents, une ville qui se repaît de ce que les autres ont brisé. Ennoblie, enorgueillie de ce qui a été laissé derrière. Suspendue, en plein essor, libre. Tout ce qu'Éva imaginait se déploie : la Vltava, la place Venceslas, Le Loreta, l'église des douze apôtres. Une ville coupée au couteau de l'Histoire. Prague et ses cent clochers. Ne désire rien, ne sait même plus ce qu'elle désirait tant. Un rien, une émotion qui s'attarderait au coin de son âme, un espoir sur un visage, un changement du reste des solitudes. Elle cherche un bistro. Se dirige d'un pas lesté, absolument lesté. Entre quelque part, s'assied à une table. Toujours cette natte rousse qui fait tourner les têtes. Soleil excessif tressé en ronde autour du front, des joues, volant dans la douceur du jour, se mirant sur le duvet des repousses. Un homme accoudé au bar baisse les yeux, relève les cils, la voit. Son corps aussi la voit, s'excite. Arrogant, il

semble si arrogant ! Il écoute le va-et-vient, peut-être aussi la trame sonore de sa vie. Le drame vient toujours des autres. Elle ne le regarde pas, se lève, se dirige vers le bar, commande un Perrier. L'ennui la suit, peut-être aussi la fatigue des étreintes du monde. Elle souhaitait voir Prague, cette *Belle au bois dormant*, loin des neiges opalines, loin du grand tintamarre, loin de la politique. L'ultime chance. Celle d'après toutes les défaites.

La vie se charge de la longue, longue route de la liberté.

Ce que revendiquent les uns est broyé par les autres, on ne peut jamais être certain de savoir d'où proviennent les attentats.

Tout lui échappe.

Elle a perdu le repère des jours, la distance du bien et du mal. Mais il lui reste un peu d'innocence. Les marronniers fleuris, l'air doux, les champs de colza vêtus de jaune, quelque gaîté du vent, la nostalgie. Souvenirs des saisons, des rendez-vous manqués, suite écrite dans ses carnets.

Les anges ont voyagé, le jour est beau, constate-t-elle ; un rayon de soleil illumine cet homme qui lui fait signe des yeux. Les non-dits qu'elle connaît tant. Ils se toisent. Qu'a-t-elle à perdre qu'elle n'a encore perdu ? Sa vie dans des valises, son bonheur étouffé, son pays qui n'en finit plus de se dire. Il vient vers elle. Elle lui tend la main.

Ils quittent l'endroit, muets, l'homme frôlant le dos d'Éva, elle souriante. Elle ne parlerait pas, ne lui rendrait rien de ses joies, elle prendrait tout ce que son corps lui offrirait. Il enfoncerait sa verge et elle l'aimerait. Sa chair émue, son sexe chaud, ses petits seins pointés, sa folie échouée. Cet amour ne durerait pas. Deux lits à une place ; ils n'en prendraient qu'un. Sous le regard des ponts. Après, il irait fumer sur le balcon, même si elle détestait l'haleine de tabac, et il reviendrait se lover sous les draps. Elle, dans le clair matin, aurait sa chevelure défaite, ses boucles rousses éparses sur l'oreiller. Mille mondes dans sa tête. Encore après, pour croire à toutes les connivences, ils se rendraient au cimetière juif, à la galerie Adélaïde, puis au musée Kafka. Ils marcheraient sur le pont

Charles pour y prononcer un vœu. Éva ne dirait rien, convaincue que les vœux sont des ombres tristes, mais toucherait quand même les pieds de la statue pour déjouer le visage de la peur.

Au retour, les clameurs des étudiants maquillés en spectres et en zombies dans un parc voisin les soulèveraient, emportés par une joie étrange. Théâtre seul. Jeunesse folle. Vie volée.

À la fin, ils se rendraient à la Maison municipale prendre un apéritif au goût de girofle et un gâteau au miel. La musique forte scellerait à jamais leurs bouches.

Ils se quitteraient. Elle, farouche, indomptée, sauvage. Lui, arrogant, arrogant parce que beau. Il resterait l'Homme aux mille mondes.

Elle a poussé contre la porte de la chambre sa valise et son portable. Elle a enlevé son veston, sa chemise froissée, son jean usé. Elle lui est apparue dans l'éclat du jour. Ils se sont aimés.

Plus tard, elle a ouvert son portable. *Les fous, adulés au delà de leur présence.*

Elle ne savait pas s'il lui fallait mourir à cet instant précis, se déconnecter de la terre ou revenir à son point de départ. Elle savait par contre qu'il serait le dernier.